

FEUILLETON

DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

Quelques gardeuses de vaches, derrière les haies, se haussaient sur la pointe de leurs pieds, et suivaient avec envie la dame riche.

Le même soir, à la nuit tombante, Eloi Madiot écoutait Henriette, qui raisonnait. Il était furieux, au moment où la jeune fille rentrait de l'atelier. Elle avait trouvé tout armé de mots violents contre les riches, que lui avait fournis sans doute une conversation, qu'il ne voulait pas avouer, avec son neveu Antoine, et, jugeant le cas grave, elle avait dit, aimablement :

— Mon oncle, il faut veiller tous deux. J'ai des chemises à terminer. Depuis le temps qu'elles attendent ! Nous passerons la soirée dans ma chambre, et nous prendrons le thé, comme si M. Lemarié vous avait accordé votre pension. Voulez-vous ?

La chambre d'Henriette, dans la pensée de l'ancien tambour, était un endroit sacré où il fallait une permission pour entrer. Veiller dans la chambre d'Henriette lui semblait une gâterie. La pièce était la plus vaste et la plus claire de l'appartement. On y voyait un lit de noyer avec des rideaux de coton blanc, aux plis toujours nets, ornés d'une frange à pompons, un miroir doré, une armoire à glace en bois de palissandre, et un guéridon également en palissandre, qui servait de table de milieu. Double cadeau d'une petite amie d'atelier qui s'était mariée presque richement. Sur la table, couverte d'un tapis au crochet, se dressait, entre deux piles de journaux de modes, un vase de porcelaine rempli de roses artificielles. Le long des murs pendaient une bibliothèque vitrée et quelques simili-aquarelles, médiocres et fraîches, représentant des vues de Norvège, de Suisse ou d'Italie. Dans un angle, sur une console de bois découpé, au fond, une statuette de la Vierge était posée, entourée d'un chapelet à gros grains. Elle avait le visage d'une douceur pénétrante. Elle bénissait, levant trois doigts, en souvenir du Père, du Fils et de l'Esprit.

Oui, la chambre faisait plaisir à voir. Et ce qui la rendait délicieuse, c'était l'âme de la

jeune fille qui l'aimait encore, même après le départ d'Henriette. L'arrangement des choses révélait un goût personnel. Souvent un objet de toilette sans valeur, mais gentiment choisi, restait oublié sur un meuble : une cravate de mousseline, une ceinture à boucle ouvragée, une ombrelle, un gilet de robe garni de dentelles de six sous, une simple paire de gants, où vivait encore un peu courbée, même au repos, par l'habitude de l'aiguille. Quelquefois, dans la journée, le vieil Éloi, triste déjà de plusieurs heures de solitude, puisque Henriette prenait le repas de midi chez madame Clémence, se levait de sa chaise, ouvrait la porte, contemplait cette chapelle d'amour, et, sans y entrer ému par la vision de toutes ces choses qui lui rappelaient deux yeux couleur d'eau profonde et un visage de belle jeune femme, s'en allait se promener par la ville, emportant le souvenir et l'orgueil rajoué de son enfant.

L'enjôleuse d'Henriette ! Pour consoler l'oncle elle avait, ce soir, avancé l'unique fauteuil en tapisseries, où personne ne s'asseyait jamais ; elle s'était installée à côté de la table, et, un peu penchée sous la lampe coiffée de l'abat-jour de fête, elle cousait. Ses doigts posaient et fixaient, avec une sûreté tranquille, un bord de dentelle bon marché aux manches et au col d'une chemise. Par moments, elle s'interrompait, pour prendre sur la table les ciseaux, la bobine ou la dentelle roulée sur un transparent bleu. Alors, elle levait les yeux du côté de Madiot enfoncé dans le fauteuil, puis vers la fenêtre demeurée ouverte, et par où entraient des souffles de brise en tourbillons, sans prévenir. Quand la bouffée d'air était trop forte, on entendait les branches du laurier rose, froissées et comme attachées ensemble par le vent, qui balayaient tantôt la muraille et tantôt la grille du balcon. Un bruit de rames monta deux fois de la Loire, et deux fois Henriette écouta avec un sourire. Elle se sentait toute légère à la pensée qu'on avait si bien accueilli Marie chez madame Clémence, et surtout parce qu'elle remplissait, ce soir, auprès de l'oncle Madiot, le rôle qui lui convenait entre tous, celui de consolatrice. Elle disait :

— Vous avez tort de vous alliger du refus de M. Lemarié, mon oncle. Et mon avis est tout différent de celui d'Antoine. Vous avez fait ce que vous pouviez faire ; ça n'a pas réussi : réussirez-vous mieux en vous fâchant et en menaçant d'un procès ? Les gens de notre sorte sont de petits adversaires.